

CHRISTIAN BOURGOIS
DISCOURS DE RÉCEPTION DU PRIX MERITO EDITORIAL 2007

21 Feria Internacional del Libro de Guadalajara

Mesdames, Messieurs, chers collègues et amis

La tradition de notre profession, particulièrement importante et tenace en France, comme vous le savez, veut que ce soient les auteurs qui reçoivent un Prix, que leurs éditeurs les accompagnent pour aller le chercher, puis le fêter – mais aussi hélas, plus souvent encore, pour les consoler de l’avoir manqué.

Dans ma longue vie d’éditeur, près de cinquante années aujourd’hui, j’ai eu à plusieurs reprises la joie de partager avec plusieurs de mes auteurs ces moments de plaisir et de fierté, que ce soit au tout début de ma carrière avec Georges Perec lorsqu’il reçut le Prix Renaudot pour *Les Choses* ou plus récemment avec Toni Morrison lorsqu’elle fut couronnée par le Nobel, et Susan Sontag par le *Friedenpreis*. Je goûte à mon tour, grâce à vous, ce bref et intense plaisir de la récompense, et, croyez-le, je vous en suis très reconnaissant. Mon seul regret, mais il est immense, c’est de ne pouvoir vous dire de vive voix ma reconnaissance pour cette très importante distinction où je succède à ma très chère amie Inge Feltrinelli. Fort heureusement la présence de Dominique parmi vous pendant cette cérémonie me console de cette absence forcée.

Je viens de vous parler, par mauvaise habitude, de « mes » auteurs. Il s’agit d’une expression tout à fait impropre : en fait, si un auteur est toujours libre, lui, de dire « mon éditeur », ou, sur un ton plus soumis, « mon cher éditeur », comme l’écrivaient souvent au 19^e siècle les Flaubert, Balzac ou Zola, je crois qu’il nous faut nous méfier des travers du langage courant et savoir qu’au fond, les auteurs ne nous appartiennent pas. Mais que nous leur devons fidélité, attention et gratitude pour le cadeau qu’ils nous font à chaque fois qu’ils nous confient un nouveau manuscrit – sans que cela nous oblige, bien sûr, à taire nos éventuelles critiques ni à les publier coûte que coûte, aveuglément. Tout au contraire : nous devons toujours faire des choix, affirmer nos préférences, assumer nos décisions, au risque de déplaire.

Un véritable éditeur dit plus souvent non que oui. Ceci dit, une de mes grandes satisfactions d’éditeur est de constater dans mon catalogue la présence régulière et répétée d’un auteur : ce compagnonnage au fil des années, même s’il ne nous met jamais à l’abri d’une brusque rupture, parfois violente, toujours désolante, est l’indice d’une réussite partagée, et parfois aussi la marque d’une amitié confiante patiemment construite, de livre en livre.

Pour ma part j’aime publier une œuvre dans son entier et dans sa continuité, qu’il s’agisse d’un auteur injustement oublié comme je l’ai fait en poche dans la collection 10/18 avec Stevenson, Dickens ou Kipling, grâce à mon complice Francis Lacassin, ou d’auteurs vivants comme Lobo Antunes ou Jim Harrison. La cohérence du catalogue est pour moi essentielle : il dit à la fois ce qu’il revendique et, en creux, ce qu’il refuse, exclut, hors de tout *a priori* sur ce que veulent prétendument les lecteurs. Je suis sur ce point en parfait accord avec le grand éditeur allemand Fischer qui affirmait que l’excellence de notre métier est justement de publier des livres que le public n’attend pas, qu’il ne veut pas.

Mon catalogue c’est ma vie, ai-je parfois dit, avec un peu d’emphase certes, mais je le crois profondément, tant il est vrai que les quelques ouvrages publiés sous mon nom depuis 1966 me donnent un sentiment de fierté que je ne peux vous cacher aujourd’hui en m’adressant à vous, qui me faites le grand honneur et l’immense plaisir de récompenser ce travail. Mais par ce geste, ce n’est pas seulement un éditeur que vous honorez, c’est aussi un catalogue, et donc ses auteurs et leurs œuvres. Et cela indépendamment de la diversité des

noms d'auteurs, qui vont des écrivains de la Beat Generation avec Burroughs et Ginsberg, désormais si à la mode, jusqu'au toujours très controversé Ernst Jünger, en passant par l'énigmatique Pessoa. Je crois avoir composé mon catalogue avec le constant souci qu'il exprime au plus près mes préférences littéraires et esthétiques, et le désir que les auteurs convoqués à figurer dans ce catalogue, sinon se reconnaissent dans la diversité de mes choix éditoriaux, du moins y trouvent leur compte sans jamais avoir l'impression de céder sur leurs propres exigences.

Grâce à René Julliard au premier chef, qui m'a invité à le rejoindre alors que je venais de démissionner avec fracas de l'ENA où je me préparais à une trop prévisible carrière de haut fonctionnaire, puis à Sven Nielsen, propriétaire des Presses de la Cité qui, à ma grande surprise, m'a très vite encouragé à créer ma propre maison d'édition, j'ai eu la chance inouïe de pouvoir, encore très jeune, occuper rapidement des postes de large responsabilité éditoriale. Et donc de pouvoir faire ces choix cruciaux mais indispensables, que j'évoquais au début de ce discours.

Ainsi, dès le début de ma carrière, j'ai nourri une profonde méfiance envers ce qu'était alors la littérature française, qui dans sa très grande majorité ne m'inspirait rien qui vaille – à l'exception des tentatives avant-gardistes et expérimentales comme celles du Nouveau Roman ou des oulipiens dans le territoire ouvert par Raymond Queneau et Georges Perec.

Je me suis donc tourné vers les marges inexploitées des « littératures autres », expression que je préfère de loin à celle de « littératures étrangères », beaucoup trop excluante, dévalorisante. Ce fut là encore une question de goût personnel, qui me permit de comprendre qu'il fallait à la fois du courage, de la persévérance, et même un peu de sectarisme pour à la fois refuser (je devrais dire récuser) une littérature par trop naturaliste qui reste aujourd'hui encore prédominante, et défendre une conception de la littérature beaucoup plus ouverte, féconde et originale, à la suite d'écrivains remarquables comme Malcolm Lowry ou Witold Gombrowicz, que je découvris grâce à Maurice Nadeau et sa revue *Les Lettres nouvelles*.

C'est alors que j'appris qu'un éditeur doit savoir également être sectaire, injuste, qu'il doit avoir des convictions, bref, qu'éditer c'est toujours éditer *contre*. Très vite, je sus que c'est sur ce terrain des « littératures autres » que j'aurais quelque chance d'inventer ce catalogue dont je rêvais. L'affaire n'était pas gagnée d'avance, et on pouvait même se demander si elle était jouable. Heureusement, de nombreux passeurs, au premier rang desquels les traducteurs, agents ou libraires, et surtout les auteurs eux-mêmes (dont beaucoup sont devenus des amis), ainsi que les éditeurs rencontrés chaque année à la Foire de Francfort (dont Dominique vient de vous dire à quel point leur complicité amicale est essentielle), ces nombreux passeurs m'ont convaincu de tenter l'aventure, surtout de la poursuivre coûte que coûte.

Désirant m'inscrire dans la tradition d'un Gaston Gallimard ou d'un Michel Lévy, j'ai donc imaginé très tôt, malgré mon ignorance proverbiale des langues étrangères, d'avancer sur les territoires encore largement inexploités des littératures autres, avec une grande conviction sur la ligne à suivre, sans avoir pour autant décidé un jour de ne publier que des traductions ; disons plutôt que j'ai suivi une évolution guidée par le hasard et les circonstances, avec, je m'en rends compte aujourd'hui, un certain culot. Heureusement, j'ai fait mien très tôt ce précepte attribué à un général vénitien du 17^{ème} siècle, le Général Montecuculi : « Il faut toujours saisir l'occasion par les cheveux, mais ne pas oublier qu'elle est chauve ».

Je me suis toujours fait une haute idée de la création artistique, qu'elle soit littéraire ou autre, et donc des créateurs. Quel que soit le talent d'un homme politique ou d'un chef d'entreprise, j'en ai connu de très brillants et fameux, je n'ai jamais été vraiment impressionné par eux comme je l'ai été par la puissance d'un artiste, mais également par la solitude qu'il doit le plus souvent affronter. Il faut aimer les artistes, penser qu'ils ont finalement toujours raison.

C'est ma conviction profonde depuis que je fais ce métier, je ne crois pas qu'il y ait de petits et de grands artistes, de petites et de grandes œuvres. Il faut justement se méfier dans ce domaine si foisonnant, riche et complexe de la création, de nos catégories de classement et de jugement, être sans cesse à l'écoute, aux aguets – ce qui ne veut bien sûr pas dire que tout se vaille, tant s'en faut. En tout cas, j'ai depuis toujours voulu mettre les dons d'éditeur que l'on veut bien me reconnaître au service de ces créateurs, aucun déboire éditorial ne m'a fait changer d'opinion sur ce point crucial.

Si j'ai également toujours maintenu dans mon catalogue un secteur important d'essais philosophiques avec des auteurs français comme Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Michel Palmier ou Jean-Christophe Bailly, tous des amis proches, sans oublier des essais sur le théâtre avec Georges Lavaudant, sur la musique avec Pierre Boulez ou Alfred Brendel, sur le cinéma avec Patrice Chéreau, c'est bien la littérature qui est au cœur de ce catalogue.

J'ai déjà cité beaucoup d'auteurs, parmi lesquels je privilégie volontiers, en m'adressant à vous, ceux de langue espagnole comme Onetti, Tomé, Caubre, Vila-Matas, Marsé, Montalban ou Bolano, et plus récemment Pauls et Aria, Prieto, Solares, Fadanelli, qui font que mon catalogue peut être lu comme un éloge du cosmopolitisme littéraire. Pour moi, ce beau mot de cosmopolitisme, longtemps dévalué ou voué aux gémonies en France, désigne parfaitement ce que je veux faire et, par opposition, ce que je refuse : le nationalisme culturel, sous la forme la plus odieuse et exécrationnelle du chauvinisme. C'est cela aussi que vous avez récompensé en m'attribuant ce Prix, que je suis très heureux de recevoir quelques années après mon ami Antoine Gallimard.

J'en suis d'autant plus heureux qu'il y a aujourd'hui douze ans, j'ai succédé à Antoine Gallimard à la Présidence de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), qu'avec quelques confrères et amis nous avons créé voici bientôt une vingtaine d'années, afin d'assurer la préservation et la valorisation d'un patrimoine éditorial et littéraire qui constitue notre mémoire commune. Il n'existe à mes yeux aucune contradiction entre cette entreprise mémorielle exceptionnelle qu'est l'IMEC, dans laquelle je me suis beaucoup impliqué ces dernières années, et l'entreprise éditoriale tout à fait enthousiasmante que je poursuis depuis plusieurs décennies avec Dominique.

J'ai toujours pensé, et aujourd'hui plus que jamais, au rebours de toutes les prophéties catastrophistes, que l'avenir du livre demeure le livre. Je ne sortirai pas de cette conviction, et le Prix que vous avez choisi de me décerner cette année ne peut que nous encourager à persévérer dans la voie qui est la nôtre. Rien que pour cette raison, et en regrettant infiniment de ne pouvoir être avec vous aujourd'hui pour ce qui est d'abord une fête de l'édition et un éloge fraternel de notre métier, je tiens encore une fois à vous remercier d'avoir inscrit mon nom dans la liste prestigieuse de vos lauréats.

Christian Bourgois,

Paris, le 18 novembre 2007